CLAUDIA PIÑEIRO

Les Malédictions

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Romain Magras

ACTES SUD

À Ricardo,
ce roman plus que tous les autres.

Erdosain fixa, pendant une seconde, le visage rhomboïdal de l'autre, puis il lui dit avec un sourire moqueur :

— Savez-vous que vous ressemblez à Lénine ?

Et, sans donner à l'Astrologue le temps de lui répondre, il sortit.

Roberto Arlt, *Les Sept Fous.*

Oui… mais Lénine savait où il allait.

Roberto Arlt, *Les Lance-Flammes.*

Il n'y a donc pas de raison de mettre en doute l'efficacité de certaines pratiques magiques […]. Mais on voit, en même temps, que l'efficacité de la magie implique la croyance en la magie, et que celle-ci se présente sous trois modalités complémentaires : il y a, d'abord, la croyance du sorcier dans l'efficacité de ses techniques ; ensuite, celle du malade qu'il soigne, ou de la victime qu'il persécute, dans le pouvoir du sorcier lui-même ; enfin, la confiance et les exigences de l'opinion collective […].

Claude Lévi-Strauss,
"Le sorcier et sa magie".

1

Tous les hommes, toutes les femmes portent le fardeau d'une malédiction personnelle. Il y a des gens qui consacrent toute leur vie à tenter de la conjurer, de la vaincre ; ce sont les personnes qui se jugent capables de la narguer, qui se considèrent comme puissantes et qui, pour cette raison, livrent de leur premier à leur dernier souffle une bataille absurde et inutile. À l'extrême opposé, il y a ceux qui, au lieu de batailler avec leur malédiction, cohabitent avec elle, l'emmènent partout, comme on porterait un sac à dos, s'arrangeant pour qu'elle leur pèse le moins possible ; ils la surveillent du coin de l'œil, la contrôlent sans la combattre, ils savent bien qu'elle est là, depuis toujours et pour toujours, et ils lui prêtent à peine attention, prenant simplement garde à ce qu'elle ne s'acharne pas sur eux. Mais il existe aussi une troisième catégorie de personnes, celle des privilégiés, celle des gens qui ne sont même pas conscients de l'existence de cette malédiction. Román Sabaté fait partie de ces privilégiés. Bien que maudit comme tous les autres, il n'en a pas connaissance, ce qui le rend libre. L'idée que sa vie puisse être sous le coup d'une quelconque malédiction n'effleure même pas l'esprit de Román ; il est ignorant, et donc sage.

Cependant, aujourd'hui, Román est pris de nausées, il ressent une forte douleur dans le haut de l'estomac. Il n'entrevoit pas de relation entre cette douleur et une malédiction. Il en cherche l'origine dans les choses qui l'entourent. Il regarde autour de lui, il hume. Il croit que c'est cet endroit où il se trouve, où il attend en ce moment l'arrivée de l'autobus, qui éveille en lui cette sensation de malaise venue se loger entre ses côtes. Il écarte

certaines hypothèses, la fatigue et la nervosité, ce n'est pas à cause de cela, et encore moins d'un quelconque sentiment de culpabilité qu'il ne se sent pas bien. Ce n'est pas non plus la peur. Le bar de la gare routière de Retiro lui semble vraiment un endroit horrible. Il essaie de trouver un autre mot que celui-ci, qu'il ne trouve pas ; il sait très bien quelle personne l'emploie à tout bout de champ. Ou plutôt quelle personne "avait" l'habitude de l'employer, se corrige-t-il. Il ne veut pas repenser à ce mot-là juste à ce moment-là. Lui, il ne l'emploie pas, il ne l'a jamais employé, et il préférerait ne pas commencer maintenant, mais tous ses synonymes lui semblent inadéquats et ce mot s'impose à lui malgré tous les efforts qu'il déploie pour l'éviter : horrible. La lumière des néons agresse ses yeux irrités par le manque de sommeil ; cette lumière blanche et froide vient, telle une aiguille, lui transpercer la glande lacrymale de l'œil gauche. Les chaises tubulaires noires n'arrangent rien, avec leurs pieds élimés d'avoir sans doute été tant traînés sur ce carrelage gris, et le similicuir déchiré de leurs dossiers béant sur la mousse vieille, sale et boursouflée qui s'échappe, difforme, de chaque accroc. L'odeur de nourriture se mêle à celle d'un produit d'entretien non identifié mais puissant provenant des toilettes, et la rencontre de ces odeurs crée un effet abominable. Un téléviseur dernier cri, installé sur un support gris suspendu dans un coin, presque au plafond, diffuse en sourdine les images d'une chaîne d'information. Román soupçonne cet appareil, dont la modernité jure avec le reste du mobilier, d'être arrivé là avec le dernier Mondial de football. Il repense à l'endroit où il a vu la plupart de ces matchs, sur un téléviseur haute définition à LED de 60 pouces qui avait l'air d'un mini-écran de cinéma, entouré de plateaux de sushis qu'il ne mangeait pas – et qu'il ne mange toujours pas – et de l'équipe. L'équipe, voilà un autre mot qu'il aurait aussi voulu éviter.

Il prend la bouteille et verse de la limonade dans les deux verres. Il s'est déjà retrouvé dans ce genre de bar de gare routière, mais cela remonte à longtemps. Il est jeune, même pas la trentaine, alors, cinq ou six ans, pour lui, ce n'est pas rien. Soudain, il réalise ici, dans cette gare, que voilà bien longtemps qu'il ne se déplace plus qu'en avion, en voiture avec chauffeur

lorsqu'aucune correspondance n'est possible ou pour un court trajet, ou en bateau lorsqu'il doit se rendre à Colonia ou à Montevideo pour déposer des fonds sur un compte sur lequel il a une procuration, voire en hélicoptère. Mais il ne prend plus l'autobus, jamais. Ou si, il l'a pris quand il est allé à Cariló, cette fois qu'il veut aussi oublier. Mais le retour en autobus n'était pas prévu ; étant parti en voiture, il aurait dû rentrer en voiture. Et, quand ils sont sur le chemin du retour pour rentrer chez eux, les voyageurs ne s'attardent pas dans les bars des gares, ils s'y arrêtent tout juste un moment avant de reprendre la route. Par contre, avant oui, avant, il lui arrivait souvent de se retrouver dans ce type d'endroits. Quand il partait en vacances avec ses amis, quand il est venu pour la première fois à Buenos Aires, quand il retournait encore à Santa Fe pour rendre visite à ses parents. Ou la fois où il s'était précipité jusqu'à Mendoza pour y chercher Carolina, la petite amie qui vient encore hanter ses rêves de temps en temps, ou qu'il croit parfois apercevoir, traversant à la hâte au coin de la rue avec le ventre d'une femme enceinte de neuf mois. Il s'est souvent retrouvé dans ce type d'endroits, mais jamais comme aujourd'hui, accompagné d'un enfant d'à peine trois ans qui tombe de sommeil à cette heure de la nuit. Un enfant qui, terrassé par la fatigue, a posé sa tête sur cette table en formica, sans autre oreiller que la partie la plus charnue de son petit bras, et qui somnole à présent. Un enfant qui ne lui demande aucun effort et qui n'est en rien responsable, comment pourrait-il être responsable de quoi que ce soit ?

A-t-il bien fait de ne même pas dire à la China où ni pourquoi il partait ? Cette question, il se la pose depuis qu'il est arrivé dans ce bar. Peut-être qu'il pourrait le lui dire, à elle. Il en est encore temps. Il a besoin d'elle. Il prend son téléphone portable, cherche son nom dans sa liste de contacts, regarde sa photo, et, encore une fois, il hésite à l'appeler. Il la regarde longuement pour finalement se convaincre que cette pulsion, ce désir qu'il a maintenant de lui parler est irrationnel, presque une folie. Et, d'un seul coup, il renonce à passer cet appel et ouvre l'appareil, dont il retire la batterie et la carte SIM. Il n'est pas sûr que cela fonctionne, mais c'est la procédure qu'on lui a dit de suivre lorsqu'il ne voulait pas être géolocalisé. C'est une partie

du “protocole”. Il ne l’a encore jamais appliqué, mais il est tout de même convaincu que, si on l’a entraîné à agir ainsi dans ce type de situation, c’est parce que cela fonctionne.

Le garçon apporte l’addition. Román ne se souvient pas s’il l’a demandée, mais le garçon est bien là, en train de lui tendre le ticket ; au bout d’un moment, il abaisse son bras et glisse l’addition sous la bouteille de limonade encore à moitié pleine, il regarde vers le téléviseur et s’exclame :

— Tous des menteurs.

Román lève les yeux et aperçoit ce qu’il s’attendait à voir : le visage en gros plan de Fernando Rovira. Il savait que ça ne pouvait être que lui, non pas parce qu’il serait le seul menteur ou la personne à laquelle siérait le mieux cet adjectif, mais parce que, depuis un certain temps il ne rate jamais une occasion de passer au journal télévisé et sur les chaînes d’information bénéficiant d’une audience importante. Et parce que Fernando Rovira est devenu son karma. Il n’a pas besoin d’écouter ce que dit Rovira, ni même d’en avoir confirmation en lisant le bandeau qui défile en ce moment au bas de l’écran : “Rovira insiste pour diviser la province de Buenos Aires avant les prochaines élections.” L’attitude de ce dernier lui livre plusieurs indications. La première, c’est que l’élucidation de l’assassinat de sa femme, Lucrecia Bonara, qui était, il y a encore tout juste quelques mois, la question prioritaire lorsqu’on lui tendait un micro, a maintenant cédé la place à d’autres préoccupations. La seconde, que la division de la province et le fait qu’il devienne le gouverneur de la moitié qu’il préfère est la seule chose qui l’empêche de dormir aujourd’hui. La troisième, primordiale pour Román, est que Rovira ne s’est pas encore rendu compte qu’il l’a abandonné, et qu’il ignore également les circonstances de son départ. L’interview de Rovira est sur le point de s’achever et Román Sabaté se demande si le journaliste lui a posé ne serait-ce qu’une question sur la mort de Bonara, sur la progression de l’enquête, sur les hypothèses retenues et sur les potentiels suspects. Et il se demande si, toujours aux yeux des médias, cet assassinat, perpétré un an plus tôt, ne mériterait pas plus de temps d’antenne parce que, depuis, d’autres sujets ont envahi le devant de la scène. Comme la question de la division de Buenos Aires. Le garçon insiste :

— Tous des menteurs.

Et, comme pour confirmer ses propos, il sort la télécommande de sa poche, la pointe vers le téléviseur et augmente le volume. Rovira s'apprête à partir, c'est presque la fin du sujet :

— Nous, nous ne misons pas sur *une* Buenos Aires viable. Nous misons sur le remplacement d'une Buenos Aires invivable par *deux* Buenos Aires viables. Je vous remercie beaucoup.

— Charlatan ! lâche le serveur.

— Papa ? appelle Joaquín qui, tournant le dos à la télévision, redresse la tête et regarde Román, l'air ahuri, comme s'il n'était pas complètement réveillé.

— Putain, qu'est-ce qu'il veut dire par "viable", tu peux me le dire, toi ? demande le garçon.

— Si je savais… – Román laisse l'argent sur la table et se lève. – Allons-y, dit-il à Joaquín. Voilà notre autobus.

Sans descendre de sa chaise, le petit lui tend les mains pour qu'il le prenne dans ses bras. Román attrape son sac à dos ; ils n'emportent pas beaucoup de vêtements, mais le peu qu'ils ont pris – en plus de quelques livres, de l'enveloppe avec la photo, et de quelques papiers dont il n'a su déterminer s'il valait mieux les détruire avant de partir ou les conserver au moins pendant un moment – pèse lourd sur son dos. Ce qui l'incommode le plus, en tout cas, c'est le bout de l'échelle du camion de pompiers, le seul jouet de Joaquín qu'ils emportent. Un jouet en bois, en kit, dont il lui a montré comment en assembler les pièces, qu'ils ont ensuite peintes tous les deux. Ça lui a fait plaisir que le gamin désigne ce camion lorsqu'il lui a dit qu'il ne pouvait choisir qu'un seul jouet pour partir "en promenade". Román essaie d'équilibrer son sac jusqu'à ce que son poids lui semble bien réparti de chaque côté de sa colonne. Alors, bien campé sur ses jambes, il regarde Joaquín – qui a toujours les mains tendues –, il lui sourit, il le prend enfin dans ses bras et lui dit :

— Allons-y, champion.

Ils sortent du bar. De ce bar horrible. Derrière eux, Fernando Rovira réapparaît à l'écran. Ni Román ni Joaquín ne peuvent plus le voir ; l'ignorant, et en se serrant bien fort l'un contre l'autre, ils se dirigent vers le quai qu'on lui a indiqué lorsqu'il a pris les billets. Il est probable que, d'ici qu'ils l'atteignent,

Joaquín se rendorme sur son épaule. Son sac sur le dos et Joaquín dans les bras, Román vient se placer dans la file, où plusieurs passagers attendent déjà. Il a les billets et leurs papiers à tous les deux dans la poche de son jean. Et soudain, à cet instant précis, dans cette nuit noire que n'éclairent que les phares des autobus qui entrent dans la gare routière, pour la première fois, il se demande si une autorisation quelconque n'est pas obligatoire lorsque l'on effectue de longs trajets en bus à l'intérieur du pays avec des mineurs. Cette question fuse comme un éclair, le transperce telle une aiguille, comme la lumière du bar lui avait transpercé la glande lacrymale tout à l'heure. Il n'y avait pas du tout pensé encore. Et il n'a pas de réponse. Il l'aura d'ici quelques petites minutes, quand l'autobus arrivera et qu'il essaiera d'y monter avec Joaquín.

Pourvu qu'il n'ait pas besoin d'autorisation. S'il lui en faut une, tout cela aura été planifié en vain. Le détail dont il n'a pas tenu compte qui pourrait tout flanquer par terre.

Ou non. Il a bon espoir.

Sérieusement, il a bon espoir.

Sinon, il va lui falloir rebattre les cartes.

Ce ne serait pas la première fois.

2

On peut entrer en politique pour diverses raisons. Certaines, plus légitimes que d'autres. Également par erreur, par faiblesse, pour n'avoir pas su dire non. Pour s'être trouvé au bon endroit au bon moment. Ou au mauvais endroit au mauvais moment. Car il faut bien vivre de quelque chose, et cette raison-là était pour moi plus que légitime à cette époque, il y a de cela cinq ans, car les quelques pesos que j'avais en poche en arrivant à Buenos Aires ne pourraient me permettre que de satisfaire mes besoins essentiels, et ce, pendant quelques mois tout au plus.

Je n'avais pas tardé à me rendre compte que bien trop de personnes vivaient, bon an, mal an, de la politique. "Maintenant que tu es à l'intérieur, est-ce que tu pourrais m'aider à bénéficier de la déclaration fiscale simplifiée ?" C'est l'une des premières faveurs que l'on me demanda lorsque je commençai à travailler dans un parti. Et je compris dès lors que ces demandes ne cesseraient jamais. Je ne savais pas ce qu'ils entendaient par "bénéficier de la déclaration fiscale simplifiée", ou par "après, on verra comment je te renvoie l'ascenseur". Un monde nouveau pour moi. Tout cela parce qu'un matin, sans trop y penser, j'avais accompagné Sebastián Petit, l'ami avec lequel je partageais ma chambre à la pension, à un entretien d'embauche. C'est comme cela que je suis entré en politique. Ou plutôt entré dans le monde des politiciens. La politique, je dois reconnaître que je ne m'en suis même jamais approché.

L'entretien se déroulait dans les bureaux de Pragma, le parti qu'avait fondé deux ans plus tôt Fernando Rovira, un entrepreneur immobilier de la zone nord du Grand Buenos Aires qui,

après s'être très rapidement enrichi en créant des lotissements, des quartiers sécurisés et grâce à quelques bonnes affaires financières, avait fondé un parti local parce qu'il se disait "fatigué de la vieille politique qui met des bâtons dans les roues aux gens qui, comme nous, veulent faire avancer ce pays". Il se présenta aux élections municipales, où il fit un carton. Il débordait d'un charisme qui faisait défaut à ses adversaires. Il gagna avec plus de quarante points d'avance sur le deuxième. Son succès attira l'attention de chefs d'entreprise, de politiciens sans étiquette, de médias et d'autres personnalités qui, chacun à leur manière, l'aidèrent à fonder Pragma, "l'important, pour rendre un pays meilleur, c'est d'agir". Sebastián était convaincu que Fernando Rovira pouvait incarner un véritable changement. Un politicien dont la carte de visite était l'indiscutable réussite de tous ses projets, tant dans la sphère privée que dans la sphère publique. Un *rara avis* dans le monde de la politique : sans passage par le militantisme, sans conditionnement idéologique, sans appartenance aux grands cercles économiques ou aux familles les plus influentes du pays. Un chef d'entreprise ayant su s'entourer des collaborateurs les plus brillants et les plus compétents.

Sebastián l'admirait, et moi, j'avais à peine vu sa tête une fois ou deux à la télévision. Mon ami étudiait les sciences politiques, formation qui lui apportait un gros bagage théorique dont il aimait faire étalage. Pourtant, la veille de ce fameux entretien, ses arguments me semblaient tenir plus de l'émotionnel que du rationnel. Pendant toute la soirée, il m'avait seriné que le fait d'intégrer un groupe politique qui misait sur "l'excellence" représentait pour lui une immense opportunité. Ce mot "excellence", souvent répété dans son monologue enflammé, m'irritait. Peut-être parce qu'il le martelait comme si c'était la panacée. Il fermait légèrement les yeux, articulait les syllabes et les scandait de l'index à la façon d'un chef d'orchestre. Ex-cel-len-ce. Je l'écoutais, allongé dans mon lit, tandis qu'il faisait les cent pas dans la chambre que nous partagions. Il parlait sans cesse, il gesticulait et semblait même par moments possédé.

Nous nous étions connus au cours de vacances à Mendoza, nous étions seuls tous les deux et avions dormi plusieurs nuits dans le même refuge de montagne, à Uspallata. Je suivais

Carolina à la trace, cette petite amie dont je me souviens encore aujourd'hui, non parce que j'en étais follement amoureux, mais parce qu'une grande partie des choses qui m'étaient arrivées ces années-là me ramenaient toujours à une phrase que j'avais prononcée et qui avait mis fin à notre relation : "Je ne suis pas sûr de vouloir être père, ni maintenant ni jamais." Je l'avais dite, elle m'avait quitté et j'étais parti la rechercher. Je pensais qu'elle en faisait des tonnes, qu'elle avait trop pris au pied de la lettre une conversation qui avait presque commencé sur le ton de la plaisanterie. Je m'étais même mis en tête qu'elle surjouait pour que cela se termine par une de ces réconciliations romanesques qu'elle affectionnait tant. J'étais sûr que nous aurions une discussion et que tout recommencerait comme avant. Je l'avais retrouvée à Mendoza, chez ses grands-parents, je l'avais embrassée, nous nous étions étreints mais, au bout d'un moment, elle avait remis le sujet sur le tapis, de façon encore plus insistante. J'en étais tout affligé, je n'arrivais pas à croire que cette discussion puisse recommencer comme si nous ne nous étions pas donné ce baiser plein d'ardeur une minute plus tôt. Il n'y eut pas moyen de lever ce malentendu – si c'en était bien un ; je ne voulais pas mettre un terme à notre relation, mais je ne pouvais pas non plus dire autre chose que ce que j'avais dit. Je pouvais, c'est vrai, éviter le sujet, en rire, tenter de parler d'autres choses, l'embrasser encore une fois, encore des centaines de fois, la suivre dans son jeu tant qu'il s'agissait d'une mise en scène. Mais Carolina revenait irrémédiablement à cette question de la paternité, des enfants et, sur ce point, même si l'envie ne m'en manquait pas, je ne pouvais pas lui mentir. Je n'étais pas sûr de vouloir être père, ni ce jour-là ni plus tard. Non que j'en aie pris la ferme décision, ou qu'il s'agisse là d'un principe indiscutable, mais le sujet ne m'aurait simplement jamais effleuré l'esprit si elle ne l'avait pas glissé dans la discussion. Être ou ne pas être père, cette question faisait à ce moment-là partie d'un autre monde pour moi. Nous avions à peine plus de vingt ans, aucun de mes amis ne pensait encore à avoir des enfants. À cet âge, nous sortions, nous faisions des études, nous nous saoulions, nous commencions à travailler, pour certains d'entre nous, nous rêvions de prendre bientôt notre indépendance, de parcourir le monde ou de conquérir le

cœur de la plus jolie fille des environs. Nous nous demandions même ce que c'était que de tomber amoureux. Mais penser à être pères ? Mes amis et moi, jamais. Du moins, aucun d'entre nous n'avait abordé la question, si ce n'était pour dire sa peur d'une paternité non désirée causée par une grossesse imprévue. Elle, oui, Carolina, en parlait et moi, elle m'obligeait à prendre position sur des sujets que je n'étais même pas prêt à envisager. Ce soir-là, à Mendoza, après nous être embrassés jusqu'à en perdre haleine, elle m'avait dit qu'elle comprenait mes doutes mais qu'elle, ce dont elle ne doutait pas, en revanche, c'était de ne pas vouloir aller plus loin dans une relation avec quelqu'un "qui me condamne à ne pas être mère". Je la condamnais à cela, moi ? Je ne me reconnaissais pas dans la personne qu'elle décrivait. Depuis que nous avions terminé le secondaire, nous poursuivions nos études supérieures sans entrain et validions à grand-peine les matières que nous étudiions. "Père" ? "Mère" ? Ça n'était pas pour nous. Nous n'étions rien d'autre que deux jeunes gens qui sortaient tout juste de l'adolescence.

Je me trompais : *moi* j'étais comme cela, mais pas Carolina. Et elle m'avait quitté.

Devant son refus catégorique d'envisager toute réconciliation, je m'étais dit que je ne pouvais pas rentrer chez moi le lendemain de mon départ sans avoir à fournir de longues explications à mes parents et à mes amis. J'étais donc resté quelques jours de plus dans le coin pour passer le temps. Je m'étais rendu à la gare, j'avais regardé quels autobus étaient sur le point de partir, j'en avais choisi un qui m'avait emmené à Uspallata. Sebastián y était depuis deux ou trois jours. À ce qu'il m'avait dit, il était lui aussi parti non accompagné car, après avoir suivi des études exigeantes et avoir énormément travaillé pendant un an, il avait besoin de se retrouver seul, au loin. Bien longtemps après cette première rencontre, j'avais appris qu'avant ce voyage Sebastián avait connu une période très difficile, avec un moral au plus bas, et que ces vacances s'inscrivaient dans la stratégie qu'il s'efforçait de mettre en œuvre pour sortir de cet état auquel il n'avait jamais su donner un nom. J'avais également compris qu'il n'avait que peu d'amis ; il avait du mal à les conserver car son énergie excessive ou son côté extrêmement sombre finissaient par lasser

son entourage. À Uspallata, nous ne savions encore que peu de choses l'un de l'autre, simplement ce que l'on peut savoir d'une personne avec qui on se trouve au pied d'une montagne et avec qui on partage un refuge. Il n'empêche, ce genre de situations, si intenses parce qu'on est isolés dans l'espace et dans le temps, tendent à brouiller la nature des relations et à inspirer une fausse impression de fraternité. Les choses en seraient restées là, nous nous serions dit "il faudra qu'on se revoie", "on s'écrit" ou "on s'appelle" et nous n'aurions sans doute rien fait de tout cela si, juste avant de nous dire au revoir, je ne lui avais pas parlé de mon idée de venir m'installer à Buenos Aires. C'était une idée en l'air, une envie formulée mais sans date précise ; ça se serait fait un jour, mais je ne savais pas quand. Sebastián m'avait aussitôt proposé de m'héberger dans la chambre où il s'était installé lorsqu'il avait quitté la maison de ses parents après avoir touché son premier salaire. Et il m'avait pressé de lui répondre rapidement. "Ne laisse pas passer cette occasion, j'ai déjà plusieurs candidats sur liste d'attente", m'avait-il prévenu plusieurs fois. Il avait l'air vraiment sincère, il insista sans relâche et m'indiqua ses coordonnées précises pour que sa proposition soit prise pour autre chose qu'une aimable phrase convenue. Ça allait bien nous arranger, tous les deux, de partager les frais et, après tout, si nous nous étions presque sentis comme des frères dans un refuge de montagne, pourquoi en aurait-il été autrement à Buenos Aires ? "Pourquoi à Buenos Aires ?", aurais-je plutôt dû me demander. Toujours est-il que, peu de temps après, nous nous retrouvions là-bas tous les deux, nous qui n'avions rien en commun, à partager un espace encore plus exigu que notre refuge d'Uspallata et, surtout, pour une plus longue période.

Ce soir-là, la veille de l'entretien chez Pragma, il faisait les cent pas dans la chambre de la pension. Il allait d'un mur à l'autre, avec une telle énergie qu'il avait l'air de sauter. Et, ce faisant, il scandait les syllabes "ex-cel-len-ce" en agitant son index pointé en l'air. Chez moi, généralement, on ne parlait pas de politique, sauf les fois où mon oncle Adolfo, le frère de mon père, de quelques années son aîné, nous rendait visite, où c'était le sujet exclusif. Par deux fois, il avait été élu conseiller municipal à San Nicolás, sa ville, sous l'étiquette de l'Union civique radicale.

“Conseiller municipal démocratiquement élu”, comme il aimait à le préciser. “Si je n’ai pas fait carrière en politique, c’est parce que j’ai divorcé trop tôt et parce que, comme chacun sait, aucun divorcé ne fait carrière à l’UCR. C’est pour cette raison que les hommes mariés restent en ménage même quand leur couple bat de l’aile.” Et d’après ce que mon oncle m’avait raconté des milliers de fois, sa vie de couple le tuait, elle le faisait crever à petit feu. C’était ou rester avec une femme qu’à ce stade il détestait, et tirer un trait sur sa vie, ou tirer un trait sur sa carrière politique. “J’en étais bien conscient, mais s’engueuler au réveil tous les matins, et au coucher tous les soirs, ce n’était pas pour moi, et mon ménage, c’était ça, des engueulades à longueur de journée.” Il avait donc divorcé. “Une erreur stratégique pour ma carrière politique, mais qui a été bénéfique pour ma santé. Si tu es radical, tu peux avoir une concubine, une maîtresse, deux familles, donner un appart à ta poule si tu en as les moyens, aller aux putes, mais divorcer, jamais. Les péronistes, oui, un péroniste, sa femme peut lui balancer ses fringues par la fenêtre, changer toutes les serrures, le jeter à poil dehors en pleine nuit, le traiter de tous les noms à la télé, lui foutre un procès et étaler des tas de choses humiliantes, sans en subir la moindre conséquence. En revanche, si tu es radical, tu es cuit. Tu peux faire tout ce que tu veux, mais seulement en cachette.” À un moment ou à un autre, à chacune de ses visites, Adolfo revenait irrémédiablement sur sa carrière politique avortée, surtout lorsqu’il voyait un de ses coreligionnaires obtenir un poste important alors qu’il le considérait comme bien moins capable que lui. “Moi, je ne suis pas allé plus loin que conseiller municipal, et regarde un peu où est arrivée cette brèle… – Tu as bien fait, Adolfo”, lui répondait mon père et, au bout d’un moment, ils partaient ensemble fignoler un meuble. Ils avaient tous les deux un magasin ; mon grand-père avait été ébéniste et il leur avait appris le métier. Mon oncle était resté à San Nicolás et mon père avait ouvert son propre magasin à Santa Fe, d’où ma mère était originaire. Avec les années, ils avaient fini par acheter à d’autres fabricants la plupart des meubles qu’ils vendaient et ils se consacraient à la fabrication de ce qui leur plaisait. Mais cette tradition familiale du travail du bois s’était arrêtée avec leur